

Laval théologique et philosophique



DESBIENS, Jean-Paul, *Jérusalem (terra dolorosa)*

Louis-André Richard

Volume 48, numéro 1, février 1992

Lectures sémiotiques de l'Épître aux Colossiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400670ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400670ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, L.-A. (1992). Compte rendu de [DESBIENS, Jean-Paul, *Jérusalem (terra dolorosa)*]. *Laval théologique et philosophique*, 48(1), 131–132.
<https://doi.org/10.7202/400670ar>

richesses, l'Athénien reste muet sur le règne des philosophes: «Il faut dire que, en décrivant le caractère du meilleur régime, l'Athénien garde le silence le plus total au sujet des philosophes; le règne des philosophes est exclu du fait du caractère du bon régime de deuxième rang et il est tacitement exclu parce que le silence à propos de la philosophie est imposé par la loi que s'est imposée Platon en écrivant les *Lois*, une loi qu'il ne transgresse que rarement et, pour ainsi dire, en cachette» (p. 123). Dans le neuvième livre, au beau milieu d'un discours sur le droit pénal, après avoir traité de l'homicide et avant d'aborder les lois concernant les blessures et les mutilations, l'Athénien déclare d'une façon tout à fait imprévue (qui n'échappe pas au lecteur attentif), que seul un roi capable de discerner par la pensée ce qui est politiquement avantageux, c'est-à-dire l'intérêt commun, et qui aurait de plus la possibilité comme la volonté de le faire passer dans la pratique accèderait à la compréhension fondamentale de l'art politique. Dans ce cas, remarque l'Athénien, ce roi serait au-dessus des lois et des règlements: «... il n'y a en effet ni loi ni règlement quelconque qui ait une puissance supérieure à celle du savoir, et il n'est pas permis non plus de soumettre l'intelligence à quoi que ce soit, encore moins d'en faire une esclave, elle à qui appartient au contraire une légitime autorité sur toutes choses...». Quelle heureuse fortune ce serait que d'être gouverné par un tel roi! Mais il faut se contenter d'un bien de second rang «constitué par l'ordre et la loi, en dépit de son imperfection» (p. 197). Jamais, constate Strauss, l'Athénien n'a «énoncé aussi clairement l'infériorité naturelle du *nomos* (la loi) par rapport au *nous* (l'intellect)». Cette digression justifiée mais inattendue pourrait bien contenir le message essentiel du dialogue.

La théorie des idées est elle-même évoquée dans le douzième livre (966 a) lorsque l'Athénien énumère les connaissances constitutives de la formation que doivent recevoir les membres du Conseil Nocturne. La mention des idées précède les considérations sur la théologie astrale sans que celle-ci soit déclarée prioritaire. Léo Strauss note à cet endroit: «Nous sommes donc forcés de conclure que les idées conservent dans les *Lois*, bien que d'une manière convenablement atténuée (if in a properly subdued or muted manner), le statut qu'elles ont dans la *République*» (p. 251).

Les dialogues de Platon sont en quelque sorte des pièces de théâtre. Les façons de s'exprimer des personnages modulent le cours de la discussion. Ainsi les jurements de Kleinias annoncent les discours sur les dieux (p. 66) et c'est lorsque l'éducation est en

cause que l'Athénien est le plus souvent appelé «l'étranger» (p. 171). L'enthousiasme que déploie l'Athénien à souligner l'importance d'une théologie qui servirait de prélude aux lois sur l'impiété, enthousiasme dont il s'excuse sans restriction par la suite, prépare un singulier renversement. La piété, lorsqu'il s'agit des membres du Conseil Nocturne, n'est pas une vertu civique préalable: «... elle est le produit de l'étude de l'âme et de l'intellect qui régleme le Tout» (p. 252).

Il faut remercier le traducteur d'avoir rendu accessible aux lecteurs de langue française ce commentaire qu'il qualifie lui-même de «difficile et de passionnant».

Lionel PONTON
Université Laval

Jean-Paul DESBIENS, *Jérusalem (terra dolorosa)*.
Montréal, Éditions du Beffroi, 1991, 225 pages.

Faire la recension d'un ouvrage c'est plus qu'un acte machinal destiné à dresser des inventaires. Recenser, c'est toujours porter un jugement sur quelqu'un, à travers son œuvre, en invoquant la plus noble objectivité. Certes, un bon compte rendu est avant tout le fruit d'un effort de compréhension qui permettra de livrer le meilleur résumé possible aux lecteurs mais c'est aussi l'occasion d'exprimer sa critique, de laisser être les impressions, les joies, les déceptions qui ont émergé au fil de la lecture. À la fin, la recension suscitera chez ses lecteurs l'envie de lire et de connaître l'auteur recensé ou, au contraire, de l'ignorer. Pourquoi ce préambule? Pourquoi tant de précautions? Parce que l'écrit de Jean-Paul Desbiens est un journal et que le journal est une porte qu'on ouvre sur l'âme, c'est un reflet de soi-même qui est livré au regard de tous. Si on écrit un journal pour se connaître soi-même, on le publie pour s'entreconnaître et pour semer des amitiés. Bref, faire le compte rendu d'un journal implique directement son auteur plus que n'importe quel autre écrit.

Cette fois, Jérusalem est le cadre à l'intérieur duquel se déploie la pensée de Desbiens. Un cadre singulier par son histoire et sa géographie et qui l'est davantage par les circonstances particulières qui prévalaient lors de son séjour. En effet, c'est une Jérusalem baignée par les rumeurs de guerre suscitées par la crise du Golfe qui accueillait l'auteur des *Insolences*. Le journal reflète bien l'ambiance qui régnait à l'intérieur de cette cité tiraillée par tous depuis

toujours. C'est donc autour de la foi et de la politique que s'inscrivent principalement les réflexions de l'auteur. Celles-ci sont avantageusement enrichies par le dialogue constant entre Desbiens et les multiples auteurs qu'il invoque, comme en témoigne une table onomastique, à la fois abondante et variée. Le journal lui-même est précédé par un avant-propos très intéressant qui condense l'essentiel des positions de Desbiens touchant les sujets qui alimenteront le journal au fil des jours. On y retrouve quelques propositions lapidaires et évocatrices qui sont une des lignes de force de son style. À titre d'exemple, parlant des diverses religions présentes à Jérusalem, il suggère: «Le Soleil de l'Absolu diffracté par le cœur des hommes» (p. 8). Plus loin, il décrit l'attitude des grandes puissances envers l'État hébreux de la manière suivante: «Les grandes puissances se considèrent comme les notaires du testament d'Adam» (p. 12). De plus, cet avant-propos offre une réflexion stimulante sur la problématique de la légitimité de la guerre et sur la conception authentique du pacifisme.

En parcourant le corps du texte, on est frappé par la franchise de l'auteur qui livre sans détour ce qu'il pense. C'est surtout remarquable quand il est question de la foi. Jean-Paul Desbiens n'hésite pas à s'inclure dans l'exposition d'une vision de la foi lucide. Celle-ci repose sur la prise de conscience d'une condition humaine marquée par la faiblesse mais rachetée par l'amour de Dieu. Le propos de Desbiens alterne entre le réalisme de l'homme qui, laissé à lui-même, ne peut pas faire grand-chose de bon (Adam) et l'espérance en l'action d'un Dieu qui renouvelle le cœur de ce même homme (Jésus-Christ, le nouvel Adam) en le rendant capable d'aimer. Je dirais que l'effort de l'auteur vise à nous donner l'occasion de perdre nos illusions sans pour autant perdre nos aspirations. Être lucide, repose sur un équilibre fragile dont le manque est un idéalisme superficiel et l'excès, un cynisme déprimant. Tendu entre ces pôles, le chrétien chemine et Jean-Paul Desbiens n'hésite pas à remettre en question la foi et sa foi: «Avoir la foi, c'est quoi? C'est être sûr que Dieu est amour et qu'il m'a aimé jusqu'à mourir pour moi. Comment est-ce que je réponds à cet amour? Devant cette question, je mesure la faiblesse de ma foi, de sorte que, au bout du compte, dire le *Credo*, c'est, indivisiblement, prier pour pouvoir le dire en vérité.» (p. 88). Ajoutons que le journal nous fait partager toute la richesse de la culture biblique puisée aux sources de la tradition juive. Il y a de quoi entreprendre de belles méditations sur le sens de la prière, son importance et sa puissance.

Le problème politique israélo-palestinien fournit la matière de l'autre bloc de réflexions. La Jérusalem terrestre est soumise aux vents de l'histoire et elle est le théâtre d'enjeux politiques multiples. Au cœur des conflits religieux, se sont développés d'autres motifs d'antagonismes, guerres entre factions, intérêts occidentaux pour le pétrole, influences d'autres nations puissantes pour contrôler cette partie du globe, etc. Le journal nous fait pénétrer dans cette réalité complexe par ses effets dont l'auteur fût le témoin privilégié. *Intifada*, révolte palestinienne contre Israël et qui se manifeste quotidiennement par des actes de représailles souvent violents. Événements qui ont été autant d'occasions pour Jean-Paul Desbiens de se pencher sur les causes. Le journal est donc parsemé de commentaires et ponctué de courtes analyses qui sont occasionnellement alimentées par la vision d'autres auteurs comme Chesterton ou Guitton, pour ne nommer que ceux-là. Mais cet aspect du journal est un peu frustrant pour le lecteur. En effet, on reste sur son appétit quant à l'ampleur des développements nécessaires pour embrasser une question de cette envergure. Le genre «journal», par son caractère délibérément décousu, s'expose à ce type d'impressions, surtout confronté à pareil sujet. Rendons à César ce qui lui revient, l'auteur nous avait prévenus de ces limites, par le biais d'un avertissement au lecteur (cf. p. 31). Quoi qu'il en soit, il ne manque pas d'amorces de réflexions qui ne demandent qu'à être poursuivies.

En résumé, je dirais que *Jérusalem (terra dolorosa)* est le reflet d'un être profond qui ne craint pas de se révéler, en tant que cheminant vers un christianisme de plus en plus authentique. C'est aussi le reflet d'un esprit pénétrant et cultivé qui cherche à comprendre et qui a le don d'entraîner le lecteur à sa suite. C'est aussi le reflet d'un observateur attentif d'une Jérusalem déchirée mais d'un observateur que l'on sent concerné par cette douleur. Compassion pour la terre? Bien plus, pour les hommes qui l'habitent. Compassion pour ceux qui y vivent? Bien plus, pour l'humanité entière qui est le siège véritable de toute déchirure.

Louis-André RICHARD